*A World of Relationships. Itineraries, Dreams, and Events
in the Australian Western Desert* de Sylvie POIRIER

Raymond MAYER

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/5978>
DOI : 10.4000/jso.5978
ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2009
Pagination : 333-335
ISBN : 978-2-85430-026-0
ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Raymond MAYER, « *A World of Relationships. Itineraries, Dreams, and Events in the Australian Western Desert* de Sylvie POIRIER », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 129 | juillet-décembre 2009, mis en ligne le 15 décembre 2009, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/5978> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.5978>

place dans le prolongement de la réflexion engagée par l'auteur.

Benoît CARTERON,
ESO – Angers, Université catholique de l'Ouest

DE CASTRO Inès, Katja LEMKE, Ulrich MENTER (Hg), 2008. *Paradiese der Südsee. Mythos und Wirklichkeit. Begleitbuch zur Sonderausstellung im Roemer- und Pelizaeus-Museum Hildesheim*, Mainz, Verlag Philipp von Zabern. 248 pp., bibliographies, carte, 353 illustrations.

Édité à l'occasion d'une exposition présentée du 11 octobre 2008 au 7 juin 2009 dans l'un des musées de la ville d'Hildesheim (100 000 habitants, la plus petite des métropoles de Basse-Saxe), ce livre a pour premier intérêt d'offrir un catalogue illustré (pp. 161-235) des collections océaniques du Roemer-und Pelizaeus-Museum (RPM), fortes de 237 objets provenant de l'ensemble du Pacifique, et pour beaucoup collectés avant 1900, à l'exemple d'un ornement frontal *nagasaka* (RPM V 6) acquis à Lukunor (îles Mortlock) en 1877 par Kubary pour le compte du Musée Godeffroy. Les photographies sont parfois trop réduites et peu parlantes, et sans doute faut-il avoir déjà vu quelques exemplaires des rares statues *tino* de Nukuoro pour deviner les formes du spécimen collecté par Bartels en 1903 (RPM V 7067), haut de 125 cm reproduit au 1/20^e p. 215 (mais un peu mieux figuré au 1/6^e p. 120, en face du bref article que lui consacre Inès de Castro, conservatrice et directrice adjointe du musée). Ces défauts sont le seul revers d'une mise en pages astucieuse, mettant en regard les objets disposés en vignette et leurs légendes dans des cartouches de même taille sur la page opposée. On y trouve, ce n'est pas le moins important, de nombreuses pièces inédites dont les dates et les circonstances de collecte pourraient susciter des enquêtes fructueuses, telles les effigies *hohao* du golfe de Papouasie entrées dans les collections d'Hermann Roemer (fondateur de ce musée en 1844) avant sa mort en 1894 (p. 185, RPM V 1088 à 1090).

Si ce catalogue est nécessaire aux spécialistes des arts océaniques, l'ensemble du livre illustre aussi de façon remarquable le renouveau des musées allemands et la qualité des efforts qu'ils déploient en direction du grand public. Il y a une décennie, la ville d'Hildesheim dotait les collections de Roemer – auxquelles s'étaient notamment ajoutées en 1907 les pièces égyptiennes accumulées pendant quarante ans de séjour au Caire par Wilhelm Pelizaeus, puis en 1927 les porcelaines chinoises d'Ernst Ohlmer –, d'un bâtiment moderne et d'un statut semi-privé en vue de mieux conserver et mettre en valeur des objets parfois considérés comme de première importance (ainsi qu'il est notoire pour la collection égyptienne de Pelizaeus). Pour ce qui est des pièces venues d'Océanie et des autres trésors ethnographiques du musée, il fallut aussi tout ce temps pour les étudier, les restaurer, déterminer la meilleure façon de les présenter au public proche ou lointain, en tenant compte des avancées récentes dans l'exploration et

l'exposition de ce sujet complexe, spécialement en Allemagne.

Les vingt-deux essais parfois réduits à une ou deux pages qui forment le corps de l'ouvrage n'offriront peut-être aux spécialistes qu'un sentiment de « déjà vu ». Ils ne sauraient perdre de vue que les pièces et informations inédites révélées à cette occasion s'adressent non pas seulement à l'attention de leur milieu restreint, mais à celui d'un large public, allant, peut-on souhaiter, des habitants d'Hildesheim aux lecteurs des bonnes bibliothèques du Pacifique. Signés, outre les éditeurs précités du volume, de Michaela Appel, Ehrentraud Bayer, Antje Denner, Michael Dickhardt, Andreas Fluck, Thomas Gädecke, Brigitta Hauser-Schäublin, Ingrid Heermann, Wolfgang Kempf, Werner Kreisel, Gundolf Krüger, Markus Schindlbeck, Florian Stifel et Hildegard Wiegel, ces textes d'excellente vulgarisation présentent les principales directions de recherche auxquelles se sont attachés récemment les Océanistes allemands, telle l'image des mers du Sud chez les peintres expressionnistes proches de Die Brücke (trois articles et de nombreuses œuvres d'Emil Nolde et de Max Pechstein) et bien sûr aussi la colonisation allemande du Pacifique (M. Schindlbeck, « *Deutsche in der Südsee* ») ou encore les effets récents de la mondialisation. Sur des sujets plus strictement ethnographiques comme les maisons des hommes en Mélanésie ou les monnaies mélanésiennes en coquillages marins et terrestres, les petits textes denses qu'y consacrent respectivement B. Hauser-Schäublin et I. Heermann constituent des aperçus synthétiques utiles à tous.

En complément de cette exposition et de ce catalogue, le Roemer Museum présentait également au Stadtmuseum im Knochenhauer-Amthaus (du 2 octobre 2008 au 3 mai 2009) les collections d'objets et les photographies laissées par Conrad Machens (1856-1930), originaire des environs d'Hildesheim, devenu entre 1881 et 1914 l'un des principaux commerçants actifs aux îles Fidji, au point d'être surnommé Fidschi-Machens. Prolongeant des reportages récents dévolus à ce personnage, cette intéressante manifestation organisée par Ulrich Menter n'était malheureusement accompagnée d'aucun catalogue ; elle fait espérer des articles ou des publications qui mettent ces documents épars ou inédits à la disposition des chercheurs de façon plus large et plus durable. La qualité et l'intérêt de ces deux expositions montraient à nouveau que les musées des villes moyennes d'Allemagne ne sont pas riches seulement de leur incomparable patrimoine historique, mais du soin et du savoir-faire de leurs responsables actuels à en révéler les trésors aux publics les plus divers.

Gilles BOUNOURE

POIRIER Sylvie, 2005. *A World of Relationships. Itineraries, Dreams, and Events in the Australian Western Desert*, Toronto, University of Toronto Press, 303 p., bibliogr., index, cahier hors-texte en noir et blanc de 2 cartes, 2 peintures et 8 photographies.

Les études réalisées dans le désert de Gibson (au nord de l'État d'Australie occidentale) par Sylvie Poirier, professeure à l'Université Laval de Québec, font autorité. Ce livre est l'édition anglaise remaniée de son travail initialement publié en français sous le titre *Les jardins du nomade : Cosmologie, territoire et personne dans le désert occidental australien* (1996). L'auteure m'a d'ailleurs confié qu'elle voit dans l'édition anglaise une chance de diffusion accrue et surtout la possibilité, pour les populations « sujets » du livre, de pouvoir se relire dans leur langue officielle, ainsi que l'annoncent ses remerciements (p. xi). L'obligation de « restitution des données » devient en effet l'un des enjeux permanents de toute production scientifique contemporaine. Les lecteurs francophones pourront, quant à eux, se reporter à l'une ou l'autre édition, même si les titres respectifs ne donnent pas, à première vue, l'impression de se rapporter à un même ouvrage, puisque le paradigme de « l'univers relationnel » de l'édition anglaise s'est substitué à celui du « jardin nomade » de l'édition française.

Rappelons simplement que, dans un continent où il est difficile de faire du neuf avec des lieux communs rabâchés, tant dans la littérature grand public que dans la littérature scientifique, Sylvie Poirier a parcouru inlassablement tous les grands thèmes que l'on attache aux cultures « aborigènes » pour les questionner à partir de perspectives de terrain originales et de théories suffisamment fluides pour lever avec empathie les malentendus persistants entre leurs cadres cognitifs respectifs. Ses travaux ont débuté dans les années 1980, se sont déroulés sur une double décennie, et aboutissent à un affinement certain de notre compréhension de cultures encore mal connues du point de vue endogène, et dont on attend d'ailleurs de plus en plus des productions scientifiques autochtones.

En nous installant à Balgo (son premier chapitre, pp. 15-51) et à Yagga Yagga, à environ 900 km d'Alice Springs, en marge de la route menant vers les villes côtières du Nord-Ouest australien, sur le terrain de communautés de langue *Kukatja* auprès desquelles s'est établie à la fin des années 1930 une mission catholique, Sylvie Poirier ne craint pas de nous relater les « résistances » et les « incompréhensions » qui ont émaillé les différents épisodes de son « intégration » progressive au sein de cette population. Un cahier de deux cartes, deux peintures et huit photographies originales en noir et blanc sur des scènes locales d'initiation, de chasse, de boomerang et de voyage cérémoniel complète notre familiarisation avec les lieux. Loin de nous « éloigner » du sujet, ces préalables, outre qu'ils contribuent à nous fournir les assises méthodologiques réelles de l'intervention anthropologique au sein d'une population inconnue, d'une manière bien moins idyllique que ne le laissent souvent percevoir les écrits *a posteriori*, nous amènent au cœur du sujet, qui est en effet de passer de l'extérieur à l'intérieur, de l'exogène à l'endogène, de l'implicite à l'explicite, finalement de l'inconnu vers le connu partagé. Sylvie Poirier nous entraîne avec elle dans la réévaluation critique de tous les poncifs australiens et extra-australien qui en jalonnent ses déserts et ses cultures. Sa première surprise sera de se découvrir dans la posture des *Kartiya*

(Blancs), dont la conception *Kukatja* fait des « esprits malveillants » (p. 19), et dont la suite du livre devra sinon corriger l'image, du moins réduire la distance culturelle. Après « l'installation critique » sur le terrain, nous voilà prêts à reprendre, un à un, les chantiers thématiques récurrents de cette partie du désert, pensée comme un « jardin nomade ».

Le premier thème soumis à l'examen (chap. 2, pp. 52-91) est celui de l'ancestralité. L'auteure est fidèle au concept qui est devenu central et premier dans l'affichage du titre de l'édition anglaise, à savoir de la pluralité des relations à établir à partir de chaque concept clé. Aucun thème n'est donc abordé « en soi » et dans la perspective d'un isolat sémantique, pas plus celui d'« ancestralité » qu'un autre. Au contraire, Sylvie Poirier tisse patiemment l'écheveau des relations qui unissent et entrelacent chaque concept à de nombreux autres. Ici l'ancestralité qui entre dans la définition du « complexe multidimensionnel » *Tjukurrpa* (p. 53) que nous retrouverons à propos du « rêve », n'est plus simplement vue comme une simple dimension verticale, mais elle est mise en « relation » avec une vision du monde, des « points saillants » du désert et des « itinéraires mythiques ».

De même, dans le chapitre 3 (pp. 92-120), la cosmologie focalisée sur des « identités composites » est mise en « relation » avec la « socialité » et la « mobilité ». Le chapitre 4 (pp. 121-153) construit la « connaissance » elle-même comme « relation » et « manière d'être », ce qui nous éloigne évidemment – et c'est bien le moins – des visions kantienne ou au contraire empiristes de nombre de philosophies occidentales. Le décentrement final est à ce prix.

Dans le chapitre 5 (pp. 154-197), Sylvie Poirier nous introduit aux fondamentaux du rêve comme état et du rêve comme action. Ce n'est pas seulement la matière des rêves qui importe mais aussi la manière qui est significative. Le rêve, dit-elle, et l'événement ne font qu'un. Plus exactement, leur mise en « relation » ouvre toutes les relations possibles. Le fait de « relier » est plus important que celui de « comprendre ». La « socialité » dérive fondamentalement de cette posture de mise en « relation ». Compréhension sans relation équivaut à une absence de « socialité ». La « bonne connaissance » est « sociale » ou elle n'est pas.

Le chapitre 6 (pp. 198-241) nous amène à mettre en « relation » la « vitalité rituelle » et la « mobilité ». Celle-ci est la fin de l'itinérance et en même temps son recommencement. La boucle est fermée, mais pas sur elle-même. Au contraire, l'infini des possibles est relié à la mobilité. La mobilité est ainsi elle-même sociale, socialité et socialisation.

La conclusion (pp. 242-256) peut ainsi nous inclure nous-mêmes dans le voyage au monde des « relations » tissées entre l'ancestralité, les itinéraires mythiques, le rêve et l'historicité. Cela ne signifie pas que la distance entre les *Kartiya* et les *Kukatja* soit abolie. Au contraire, Sylvie Poirier conclut sur le constat d'incompatibilité entre les deux « mondes », celui du postmodernisme occidental dans lequel « le sujet est fait d'objets » et celui des Aborigènes d'Australie dans lequel « la personne est un sujet composé de relations entre humain et non-humain ainsi que d'instances

ancestrales » (p. 255), et dans lequel l'imaginaire est constamment mis en relation avec l'historicité.

La revue thématique critique opérée par Sylvie Poirier sur des concepts ressassés en Australie n'a rien de scolaire et cette réévaluation a toute son utilité d'autant qu'elle a été réalisée avec finesse et, comme on l'a dit, avec une remarquable empathie. L'auteure a le don de présenter sur un mode narratif des notions qui ressortissent à des ontologies et des métaphysiques bien éloignées de celles de la tradition occidentale. Son récit – parce que son livre peut être considéré comme un long récit – traite de thèmes qui apparaissent au premier abord comme des thèmes abstraits, mais qui prennent, sous son analyse narrative, une épaisseur historique et quotidienne telle qu'ils deviennent rapidement des morceaux de vécu intense qui semblent nous incorporer dans l'analyse. Bref, une fois installés, on a envie de rester, tant la mise en « relation » avec les porteurs de rêves et de science du rêve finit par nous attacher à une relation où chacun trouve sa place.

S'il y avait une réserve à formuler, ce serait peut-être l'insatisfaction que l'on pourrait éprouver par rapport à un certain nombre de termes endogènes manquants, même si une trentaine d'entre eux a été soigneusement épluchée au fil de l'écriture critique qui les a mis en scène. On regrettera aussi que les quelque quarante récits mobilisés pour servir l'argumentaire général de l'ouvrage ne soient pas transcrits dans la langue des *Kukatja*, ne serait-ce que pour contribuer à la patrimonialisation des « langues en danger ». On a beau dire que les langues sont dorénavant l'affaire des linguistes et qu'il faut respecter l'interdit de la mention des noms de personnes décédées, toute entreprise anthropologique majeure doit faire des corpus endogènes une priorité incontournable. Mais l'immersion dans la longue durée de la culture étudiée a sans aucun doute qualifié Sylvie Poirier pour faire parler autant les rêves que la science locale, qui trouve précisément dans les rêves non seulement une modalité d'expression, mais une de ses principales ressources. Aller jusqu'au bout de la ressource est l'itinéraire principal de l'ouvrage, indépendamment des kilomètres parcourus sur le terrain.

Raymond MAYER,
Université Omar Bongo de Libreville et
Université de Lyon 2

DINTRICH Michel, 2009. *Un musicien chez les coupeurs de têtes*, Paris, Mille et une nuits, 272 p., cahier de 16 p. d'illustrations couleur, nombreuses ill. noir et blanc dans le texte.

Entre les derniers jours de juin et les premiers d'août 1985, l'auteur de ce livre, un quinquagénaire français, guitariste classique de renom, attiré par les arts océaniques et les joies du dépaysement, visite le sud de l'Indonésie, en tâchant de rejoindre à moindres frais la mer d'Arafura et la côte des Casuarines, but de son voyage. C'est là qu'il espère recueillir des impressions... et des objets d'art asmat. Ancien élève d'une académie de peinture bien connue à Paris, il se remet pour l'occa-

sion au dessin et à l'aquarelle. Selon le récit qu'il livre ici de son périple, les esquisses qu'il accumule dans son carnet (et dont quelques-unes sont reprises dans ce volume) lui seront parfois plus utiles auprès de ses interlocuteurs de rencontre que le vocabulaire malais ou les dollars dont il dispose – sans parler d'un appareil photographique dont son récit ne dit mot, mais d'où proviennent d'autres illustrations de son livre. S'y trouvent aussi reproduits certains des objets qu'il a rapportés en France, une série d'ornements de nez *bipane*, un mât *mbis* compatible avec l'ordinaire hauteur sous plafond d'un appartement parisien, ainsi qu'une photographie d'André Breton dans son atelier.

L'engouement de Michel Dintrich pour les arts asmat lui est venu, écrit-il, d'un bouclier de ce style qu'il a vu accroché au centre du grand mur de l'atelier du 42, rue Fontaine à Paris, plusieurs lustres après la mort du poète. Cet objet, aujourd'hui visible au centre Pompidou, mais absent des dernières photographies prises *in situ* du vivant de Breton, telles celles de Sabine Weiss en 1960, n'était pas la plus spectaculaire des pièces représentatives des arts du Pacifique accumulées dans cet atelier. Un crâne asmat, non cité par l'auteur, aurait pu tout aussi bien justifier sa prédilection exclusive et son projet de voyage, dont les ressorts demeurent ainsi obscurs ou confus. Maintes inexactitudes de fait (sur la date de la mort de Breton, p. 32, sur le nombre d'objets de la baie de Geelvink en sa possession, nettement supérieur à « deux », p. 30, comme le montre encore le film tourné en 1994 dans l'atelier par Frédéric Maze pour le centre Pompidou, etc.) suggèrent que l'auteur n'a pas été si attentif qu'il le dit à cette collection ou au contexte social qu'il lui prête, certaines des scènes qu'il rapporte en contrepoint de son récit ayant trouvé des témoins pour les contester. La part du livre consacrée au séjour chez les Asmat (pp. 140-225), abondamment ponctuée d'anecdotes complaisantes sur le passé scout, les premières armes ou les concerts du musicien, marque un intérêt non moins expéditif et superficiel à « ces guerriers redoutables, jadis réputés dans toute la Nouvelle-Guinée (sic) pour leur cruauté » (p. 145).

L'auteur en convient et semble s'en accommoder, il lui est « difficile de se débarrasser des archétypes véhiculés à propos des sauvages, surtout quand ces derniers sont réputés extrêmement dangereux, de surcroît anthropophages » (p. 168), car une fois que « ces rudes coupeurs de têtes » (p. 201) leur ont remis leurs prises, « frénétiquement, leurs épouses [...], avec une férocité bestiale, les font rôtir pour en extraire la cervelle » et la manger (p. 202, voir aussi p. 213, etc.)... Ces descriptions sont rendues encore plus effrayantes par l'emploi d'un « présent ethnologique » indistinct d'un « présent de narration » constant dans l'ouvrage et d'un « présent d'actualité » qui n'y est pas rare non plus. S'il n'est pas exclu qu'il s'agisse d'une recette parmi d'autres en vue de fabriquer un « coup d'éditeur » conforme aux règles du récit à sensation, les ignorances et les complaisances du narrateur et héros de ce bref séjour chez les Asmat révèlent plutôt l'étendue de sa naïveté, ou l'ampleur de celle qu'il attend d'un public entiché d'« arts premiers » aussi bien que d'« expériences vécues ».